

AUTOUR DU FILM

« Les flux et déracinements sont un des sujets majeurs dans le monde aujourd'hui. En découle tout le débat sur la migration et l'intégration. Je préfère voir cette situation de l'intérieur, à travers le point de vue des réfugiés. Je pense que les enfants et les jeunes adolescents de ces familles de migrants sont la clef de tout cela. Ils sont dans une situation si vulnérable, soumis à de nombreuses influences, à l'extrémisme religieux ou politique par exemple. Mais ils sont également comme je vous l'ai dit des médiateurs entre la culture de leurs parents et la nouvelle société dans laquelle ils vivent. »

En contre-point des apparitions médiatiques des Tchétchènes lors de conflits et d'attentats, Sudabeh Mortezaei a choisi de montrer une communauté apaisée. Mais Ramasan est tout de même au cœur de cette problématique : être un Tchétchène, fils « d'un héros tué par les Russes », appartenant à une diaspora organisée en Autriche. Sa construction, son intégration dépendront de ses rencontres.

Comme tout son entourage, il est fier du passé guerrier de son père et rêve de le venger. Il se souvient des bombardements russes qui ont forcé sa mère à fuir avec ses enfants. Il obéit aux injonctions du chef de la communauté. En particulier d'aller prier dans la même

mosquée du quartier de Bestende. Celui-ci dit de lui : « C'est notre avenir. » On ne sait pas ce qu'il veut dire : parle-t-il de l'avenir de la diaspora en Autriche ou du rôle que la diaspora jouerait dans la résolution du conflit avec la Russie ? Est-ce un rôle politique, financier, armé ?

Mais, les discours que reçoit l'enfant sont toujours pacificateurs, que ce soient ceux du chef ou d'Issa. Ce dernier vient lui apporter un regard plus critique sur les actions de certains Tchétchènes dans le conflit avec les Russes. Il propose aussi une pratique privée de l'Islam et une relation plus juste avec les femmes. Comme l'avocate et l'éducateur autrichiens, ils l'invitent à se projeter paisiblement en Autriche, mêlant ainsi les deux cultures.



La République de Tchétchénie
(République tchétchène d'Ichkérie pour les indépendantistes)
Statut administratif : Sujet de la Fédération de Russie
Président de la république : Ramzan Kadyrov (désigné en 2007 par Vladimir Poutine)
Population : 1,269 million (2010)
Superficie : 15 500 km²
Capitale : Grozny (215 700 hab.)
Langues officielles : russe, tchétchène
Religions : Islam sunnite et soufi, Eglise orthodoxe
Composition ethnique : 93 % Tchétchènes, 3,7 % Russes
Symbole : le loup (endurance, courage, fierté et liberté) en Autriche, mêlant ainsi les deux cultures.

LA TCHÉTCHÉNIÉ : QUELQUES REPÈRES HISTORIQUES ET CULTURELS

Antiquité : Les Tchétchènes (groupe ethnique de Nord-Caucasiens) résistent aux invasions romaines en se réfugiant dans les montagnes.

XIII^{ème} siècle : Les Mongols, puis les khans, ne parviendront pas plus à contrôler ce peuple montagnard et se contenteront d'une sujétion théorique. C'est aussi à partir de ce siècle que les Tchétchènes s'islamisent. De confession sunnite, ils se regroupent autour de plusieurs sectes soufies, influentes dans tout le Caucase.

XVIII^{ème} siècle : sous le règne de Catherine II de Russie, la conquête systématique du Caucase commence. Les Tchétchènes résistent vigoureusement à la pénétration russe, notamment sous l'impulsion de l'imam Chamil, qui doit cependant se rendre en 1859. Sanglante, cette conquête coloniale s'accompagne de déportations des populations caucasiennes vers la Sibérie, de réimplantation d'autres populations - tels les Cosaques - ou d'exils forcés vers la Turquie ou l'Arménie.

XIX^{ème}, XX^{ème} siècles : La Tchétchénie va connaître ensuite une alternance incessante et violente de résistances, d'indépendances épisodiques, de répressions de la part de l'URSS puis de la Russie.

Le 10 décembre 1992 : fondation de la République de Tchétchénie, sujet de la Fédération de Russie.

En 1999, des combattants islamistes tchétchènes mènent une opération armée au Daghestan. En réaction, Moscou bombarde leurs bases en Tchétchénie. Dans le même temps, une vague d'attentats attribués aux Tchétchènes fait plus de 300 morts en Russie, dressant l'opinion publique russe contre les « bandits ». L'armée russe entre en Tchétchénie, procédant à des bombardements massifs qui choquent l'opinion publique internationale. En 2000, Vladimir Poutine, annonce la fin de « l'opération de libération de Grozny ». Toutefois, les combattants se sont réfugiés dans les montagnes du sud, d'où ils continuent de harceler l'armée fédérale.

XXI^{ème} siècle : Ce dernier conflit achève de ruiner un pays dévasté. La population civile a payé un lourd tribut : devant les violences russes 250 000 Tchétchènes ont fui à l'étranger (pays voisins et UE). La situation militaire et politique est loin d'être réglée.

Cathleen Ghene,

sources : www.webencyclo.com et [amnesty international](http://amnestyinternational.org) jeunes.

PISTES DE TRAVAIL

Selon les élèves,

- Qu'est-ce qu'une intégration réussie ?
- Font-ils bien la différence avec l'assimilation ?

POUR PROLONGER

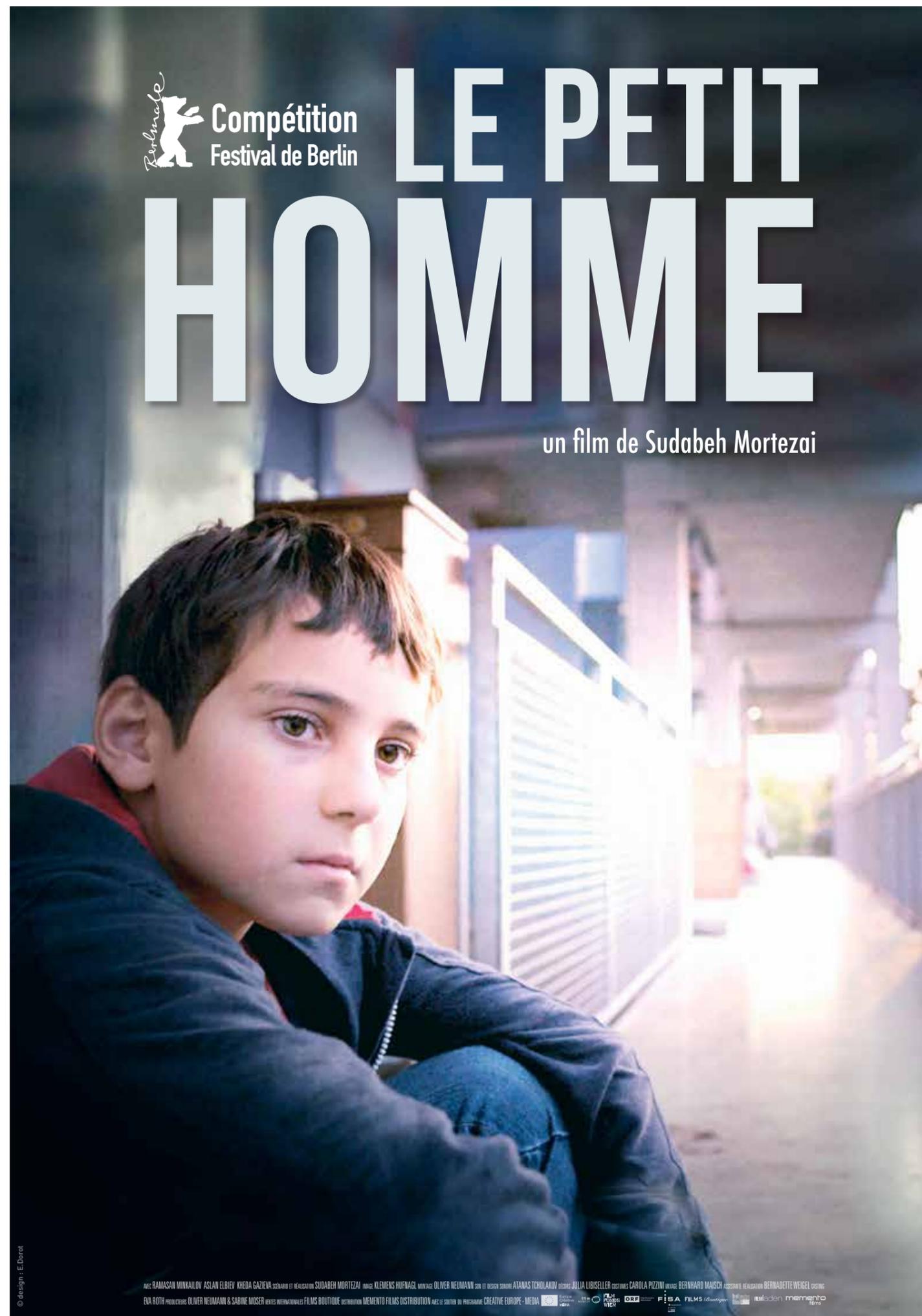
La langue tchétchène : www.ac-strasbourg.fr/casnav/ENA/langues/tchetchene.pdf

La danse tchétchène : Самая Четкая Супер Лезгинка 2014 HD (vidéo) et d'autres sur youtube.

La musique tchétchène : Ramzan Paskaev, Elina Dagaeva, Tamara Dadasheva, Ensemble Aznach, ...

La politique d'immigration en Autriche : Herta Luise OTT, « La politique d'immigration en Autriche : de l'exclusion à l'intégration ? », 28 mai 2013 - La Documentation française

Les voies d'immigration jusqu'en Autriche : fr.novopress.info/.../forte-augmentation-de-limmigration-illegale-en-autr...



Compétition
Festival de Berlin

LE PETIT HOMME

un film de Sudabeh Mortezaei

LE PETIT HOMME

un film de Sudabeh Mortezaei

AU CINÉMA LE 25 MARS 2015

durée : 1h38 - Autriche

SOMMAIRE

L'AVANT FILM

- AFFICHE, FICHE TECHNIQUE, SYNOPSIS p.3
- LA RÉALISATRICE, SES CHOIX THÉMATIQUES ET ARTISTIQUES p.4

LE FILM

- UN FILM À LA FRONTIÈRE DU DOCUMENTAIRE ET DE LA FICTION p.7
- DÉCOUPAGE SÉQUENTIEL, LA STRUCTURE NARRATIVE p.8
- UNE MIGRATION VUE DE L'INTÉRIEUR p.9
- MACONDO, UN MONDE À PART p.14
- ISSA, UN AUTRE IDÉAL DE MASCULINITÉ p.16

AUTOUR DU FILM

- LES MOBILITÉS HUMAINES : QUELQUES REPÈRES SUR LA TCHÉTCHÉNIE p.20
- LA DIASPORA TCHÉTCHÈNE ET L'ACCUEIL EN AUTRICHE
- QUELQUES SITES COMPLÉMENTAIRES

Dossier d'accompagnement pédagogique rédigé par Claire Lopin, professeure de Lettres modernes et de Français Langue Seconde en UPE2A, unité pédagogique pour les élèves allophones arrivants en partenariat avec Memento Films Distribution.

memento
films

<https://lepetithommelefilm.wordpress.com/>

Memento Films a mis à votre disposition sur ce site, un accès à deux séquences et des photogrammes. Vous pouvez donc étudier ou revoir d'autres scènes que celles choisies dans la progression proposée.

L'AVANT FILM

AFFICHE, FICHE TECHNIQUE, SYNOPSIS OFFICIEL



LISTE ARTISTIQUE

Ramasan	Ramasan MINKAILOV
Issa	Aslan ELBIEV
Aminat	Kheda GAZIEVA
Rosa	Rosa MINKAILOVA
Iman	Iman NASUHANOWA
Askhab	Askhab UMAEV

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Sudabeh MORTEZAI
Scénario	Sudabeh MORTEZAI
Image	Klemens HUFNAGL
Montage	Oliver NEUMANN
Son	Atanas TCHOLAKOV
Costumes	Carola PIZZINI
Casting	Eva ROSS
Production	Freibeuter Films
Producteurs	Oliver NEUMANN, Sabine MOSER

avec le soutien du programme Creative Europe - MEDIA 

SYNOPSIS

A 11 ans, Ramasan est déjà un homme sous ses allures de petit garçon. Réfugié en Autriche avec sa mère et ses deux sœurs, il essaie de remplacer du mieux qu'il peut son père mort en Tchétchénie... L'arrivée d'Issa, un ancien ami de son père, va bousculer son quotidien.

PISTES DE TRAVAIL

Seul travail conseillé avant la projection du film.

Etude de l'affiche. Selon vous,

- Quel est le sujet du film ? Où et quand se déroule-t-il ?
- Quelles langues vont être parlées ? Composition de l'image : plan, cadrage, lignes, couleurs, lumière, personnage. Attentes des élèves.

LA RÉALISATRICE, SES CHOIX TECHNIQUES ET ARTISTIQUES

SUDABEH MORTEZAI est née en 1968 à Ludwigsburg en Allemagne. D'origine iranienne, elle a grandi entre Téhéran et Vienne. Après des études de cinéma et de théâtre à l'université de Vienne dont elle sort diplômée en 1994, elle a suivi le programme Cinéma, Télévision et Média numérique de l'université de Californie à Los Angeles.

Elle a démarré sa carrière comme assistante à la réalisation avant d'être directrice de production. Elle est passée ensuite à la réalisation, d'abord des courts métrages, puis « *LES ENFANTS DU PROPHÈTE* », son premier long métrage documentaire en 2006, dans lequel elle suivait quatre groupes de personnes à Téhéran pendant le Moharran qui est l'événement le plus important du calendrier religieux des musulmans chiites. Trois ans plus tard, elle a signé « *LES NOCES PERSANES* » qui lui a valu une nomination dans la catégorie « Meilleur documentaire » aux Austrian Film Awards. Elle s'intéressait cette fois-ci à la pratique du mariage temporaire qui autorise en Iran un homme et une femme à se marier pour une période limitée qui va d'une heure à 99 ans. L'occasion pour elle de dresser un panorama des relations Hommes/Femmes dans son pays d'origine.

En 2007, Sudabeh Mortezaï a cofondé la société de production Freibeuter Films avec le producteur et monteur Oliver Neuman, le réalisateur Sebastian Meise et la directrice de production Sabine Moser. Parmi leurs films les plus remarquables : « *ADRIENN PAL* » de la hongroise Agnes Kocsis qui a été sélectionné au Festival de Cannes en 2010 dans la section Un certain Regard où il a remporté le prix FIPRESCI.

« *LE PETIT HOMME* » est le premier long métrage de fiction de Sudabeh Mortezaï. Il a été présenté en compétition à Berlin en 2014 avant d'être sélectionné dans de nombreux festivals aux quatre coins du monde, notamment à Hong Kong, Seattle et Sarajevo, où il a reçu le prix CICAÉ.



ENTRETIEN AVEC SUDABEH MORTEZAI

Après deux documentaires remarquables (« *LES ENFANTS DU PROPHÈTE* » et « *LES NOCES PERSANES* »), vous avez choisi de passer à la fiction avec « *LE PETIT HOMME* ». Pourquoi ?

Dès le départ, je souhaitais raconter une histoire qui soit à la frontière de la fiction et du documentaire. Pour le scénario, j'ai pris comme point de départ des histoires vécues afin de développer un récit qui soit profondément ancré dans le réel. Je savais aussi que je voulais travailler avec des acteurs non-professionnels et laisser la place à l'improvisation pour qu'ils vivent la scène devant la caméra plus qu'ils ne la jouent.

Mon idée était d'illustrer le mot-clé « intégration » du point de vue des réfugiés. Quand on parle d'intégration, dans les médias notamment, c'est d'un point de vue extérieur : les migrants sont le sujet du débat, mais n'en sont jamais la parole. Mon but, aussi parce que j'ai vécu enfant ce processus de migration et d'intégration, était de présenter cette situation de l'intérieur.

Vous êtes arrivée de Téhéran à Vienne à l'âge de 12 ans...

Effectivement, je sais ce que cela veut dire pour un enfant d'être immergé soudainement dans une culture nouvelle et étrangère où il faut se battre pour garder pied. L'arrivée

est difficile : vous êtes bel et bien là, votre corps est là, mais vos émotions mettent un peu plus de temps à suivre.

Vos souvenirs d'enfance sont-ils la raison pour laquelle vous avez choisi d'adopter le point de vue d'un enfant ?

L'enfance est une période déterminante. J'ai eu la chance de savoir déjà parler allemand quand je suis arrivée à Vienne : cela a facilité mon intégration au sein de la société autrichienne, pour autant j'ai eu longtemps le sentiment de ne pas être acceptée par la majorité de la population. J'étais également intéressée par ce que les psychologues appellent la « parentification ». Il s'agit de ce poids que portent souvent les enfants de famille immigrées : ils sont contraints de grandir trop vite et d'assumer des responsabilités qui ne sont pas de leur âge. Ils apprennent la langue du pays d'accueil plus vite que leurs parents, du coup ce sont eux qui font office de traducteurs voire de médiateurs entre leur famille et la société nouvelle qui les entoure.

Vous avez tourné « *LE PETIT HOMME* » dans le camp de réfugiés de Macondo, à Vienne, où vivent plus de 2 000 personnes. Comment ces dernières ont-elles réagi à votre projet ?

J'ai passé beaucoup de temps là-bas avant même de démarrer ce projet. J'y ai animé notamment des ateliers de cinéma pour les enfants. Plusieurs de ceux qui ont pris part à ces ateliers ont d'ailleurs participé ensuite au film.

Les adultes étaient plus sceptiques. A cause de ce qu'ils ont vécu avant d'arriver en Autriche, ils sont le plus souvent méfiants vis-à-vis des personnes étrangères à la communauté de Macondo.

Leur participation au projet était essentielle à mes yeux. Je voulais que nous puissions travailler tous ensemble, qu'ils se sentent concernés, qu'ils soient impliqués. Il ne s'agissait pas simplement de faire de la figuration à l'écran. Certains d'entre eux ont aidé à l'aménagement des décors, d'autres aux repas. Nous avons ainsi demandé à des femmes tchéchènes et somaliennes de cuisiner pour tout le monde sur le plateau. Nous avons essayé de maintenir en permanence un rapport qui soit autant respectueux qu'égalitaire.

Comment avez-vous connu ce camp de réfugiés ?

Je l'ai découvert par accident. J'avais entendu parler de ce camp de réfugiés dans la banlieue de Vienne qui accueille des réfugiés du monde entier depuis les années 1950. La première vague de migrants est venue de Hongrie, la seconde de Tchécoslovaquie, puis ce fut du Chili et du Vietnam. L'histoire de Macondo est aussi l'histoire des guerres qui ont marqué les 60 dernières années. Ce sont les réfugiés latino-américains qui ont donné son nom à ce lieu. Aujourd'hui, les habitants de Macondo sont originaires de plus de 20 pays. Les nouveaux venus

arrivent essentiellement de Tchétchénie, de Somalie et d'Afghanistan.

Le jeune garçon qui joue Ramasan a-t-il été lui-même une inspiration pour son personnage ?

Non. J'ai imaginé ce personnage comme j'ai écrit le scénario : en me servant du réel pour construire une fiction, en concentrant en une seule histoire toutes les histoires que l'on m'avait racontées. Le personnage de Ramasan, comme celui de sa mère ou du meilleur ami de son père disparu, est inspiré de personnes que j'ai rencontrées, mais ce ne sont pas elles que vous voyez à l'écran. Ce ne sont pas non plus des acteurs professionnels. Il s'agissait pour moi de travailler avec des individus dont les parcours personnels étaient proches des personnages du film.

Comment avez-vous trouvé Ramasan ?

Nous savions tous que le rôle de Ramasan exigerait beaucoup du comédien choisi, d'autant plus que celui-ci allait devoir porter entièrement le film.

D'un côté, nous avons organisé des séances de casting, de l'autre, nous avons mené nos propres recherches au sein de la communauté tchéchène. Nous improvisons à chaque fois de courtes scènes, sans rapport avec le film, afin d'évaluer la capacité de ces jeunes garçons - qui avaient tous entre 10 et 13 ans - à gérer certaines émotions.

Ramasan ne vit pas à Macondo, mais dans un foyer avec ses parents et ses trois sœurs. Il avait 11 ans au moment du tournage et venait tout juste d'entrer au collège. Dès que je l'ai vu, j'ai été frappée par son assurance. C'est un garçon à la fois dur, sensible et intelligent, soit le mélange parfait pour le rôle.

Vous ne parlez pas tchéchène. Comment avez-vous travaillé avec vos comédiens ?

La plupart des enfants sont bilingues. Leur allemand est même excellent. Par ailleurs, si vous ne comprenez pas une langue, vous accordez tout de suite plus d'attention à la pose et au langage corporel, et cela peut s'avérer bénéfique. Pendant le tournage, j'avais bien sûr des interprètes avec moi, tout comme au moment du montage. Leur rôle était surtout de m'aider à savoir si les dialogues sonnaient justes et si les échanges étaient aussi naturels que je pouvais l'espérer.

Aviez-vous écrit tous les dialogues ou laissez-vous de la place à l'improvisation ?

J'avais un scénario entièrement dialogué dans lequel j'incorporais parfois des phrases que j'avais entendues sur place. Ce scénario, je le gardais néanmoins pour moi. Les comédiens ne l'ont jamais lu que ce soit avant ou après le tournage. Je ne voulais pas qu'ils récitent des dialogues appris par cœur, je voulais qu'ils soient spontanés devant la caméra.

Du coup, comment pouvaient-ils savoir ce que vous attendiez d'eux ?

Je leur avais donné les grandes lignes du récit. Nous avons ensuite tourné le film dans l'ordre chronologique de manière à ce qu'ils puissent évoluer eux et leur personnage au rythme du récit. Nous ne faisons pas de répétitions : je leur expliquais la scène, je les faisais improviser devant la caméra, et nous ne tournions généralement qu'une seule prise.

Il arrivait parfois que nous fassions une seconde prise, mais il ne s'agissait pas de parfaire le jeu des comédiens, c'était plus une manière de tirer le meilleur parti de chaque situation. De par mon expérience comme documentariste, je travaille de façon très intuitive, j'essaie toujours de rester le plus proche des gens afin que leur personnalité transparaisse à l'image.

Était-ce difficile en tant que femme de travailler avec une distribution exclusivement masculine à l'exception peut-être de la comédienne qui interprète la mère de Ramasan ?

C'est vrai que ce fut intense. La culture tchétchène est très patriarcale. Le rôle de l'homme et la figure paternelle sont importants : le mari veille ainsi sur l'honneur de sa femme. Les acteurs principaux n'ont pas eu de problème à m'accepter dans mon rôle de réalisatrice. Je pense qu'ils avaient conscience que nous formions tous ensemble une équipe qui partageait un objectif commun. En revanche, certains figurants avaient plus de mal à accepter mon autorité parce que j'étais une femme.

Une scène du film se déroule dans une mosquée tchétchène pendant la prière du vendredi. Les femmes n'y étant pas admises, comment avez-vous fait ?

Je tenais absolument à tourner dans cette mosquée, car je souhaitais que la scène soit la plus authentique possible. Les comédiens ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour obtenir l'accord de l'iman. Rien n'a été fabriqué : vous voyez à l'écran la prière du vendredi comme elle est pratiquée chaque semaine à Brigittenau, un quartier ouvrier de Vienne, où les tchétchènes ont leurs habitudes. J'ai pu accéder à la mosquée pour régler la scène avant que la prière ne débute, puis je suis ressortie. Seuls le caméraman et le preneur de son sont restés à l'intérieur.

« LE PETIT HOMME » raconte tout de même l'histoire d'un jeune garçon qui développe sa propre image de la masculinité...

L'image idéale de la masculinité est en effet une thématique centrale du film. Ramasan idéalise son père : cet homme qu'il a très peu connu, ce héros de guerre qu'il connaît surtout à travers le récit qu'en font ses proches. Puis il rencontre Issa, l'ami de son père, un vétéran, un homme blessé, qui ne correspond pas vraiment à cette image idéalisée de l'ancien combattant. Ramasan va pouvoir dès lors surmonter la dominance symbolique de son père. C'est un point clé pour moi.

LE FILM

UN FILM À LA FRONTIÈRE DU DOCUMENTAIRE ET DE LA FICTION

PISTES DE TRAVAIL

Réalité ou fiction ? Répondre à cette question que vont sûrement se poser les élèves après la projection.

- Qu'est-ce qui est réel ?
- Qu'est-ce qui est fiction ? Réponses spontanées des élèves et lecture de l'entretien.

LE DOCUMENTAIRE	LA FICTION
<ul style="list-style-type: none">- Le camp de Macondo- Acteurs non professionnels : vrais migrants et professionnels Autrichiens qui s'inspirent de leur vécu- Mélange d'histoires vraies- Recherches documentaires- Bande-son diégétique : paroles et bruits in ou hors champ, Pas de musique, ni de voix off- Lumière naturelle	<ul style="list-style-type: none">- Caméra épaulement (caméra portée)- Écriture d'un scénario- Caméra à hauteur de Ramasan- Bande-son : subjective (ce qu'entend Ramasan)- Mise en scène- Décors- Dialogues improvisés

« Dès le départ, je souhaitais raconter une histoire qui soit à la frontière de la fiction et du documentaire. **Pour le scénario, j'ai pris comme point de départ des histoires vécues afin de développer un récit qui soit profondément ancré dans le réel.** Je savais aussi que je voulais travailler avec des acteurs non-professionnels et laisser la place à l'improvisation pour qu'ils vivent la scène devant la caméra plus qu'ils ne la jouent. »

« J'ai imaginé ce personnage comme **j'ai écrit le scénario : en me servant du réel pour construire une fiction, en concentrant en une seule histoire toutes les histoires que l'on m'avait racontées.** Le personnage de Ramasan, comme celui de sa mère ou du meilleur ami de son père disparu, est inspiré de

personnes que j'ai rencontrées, mais ce ne sont pas elles que vous voyez à l'écran. »

« J'avais un scénario entièrement dialogué dans lequel j'incorporais parfois des phrases que j'avais entendues sur place. Ce scénario, je le gardais néanmoins pour moi. **Les comédiens ne l'ont jamais lu que ce soit avant ou après le tournage.** Je ne voulais pas qu'ils récitent des dialogues appris par cœur, je voulais qu'ils soient spontanés devant la caméra. »

« Bien sûr cela m'intéressait de raconter une histoire et avoir des éléments dramatiques. Mais je cherchais également une part de naturalisme. » extrait de l'entretien de N. Bardot pour FilmdeCulte.

A partir de toutes les informations, les élèves écrivent une synthèse d'une réalisation naturaliste. Il s'agit d'une fiction ancrée dans la réalité des lieux et des acteurs, à la recherche d'émotions naturelles et brutes. Par exemple, pour parler des films des Frères Dardenne, d'Abdellatif Kechiche, de Laurent Cantet, ...

LE FILM

DÉCOUPAGE SÉQUENTIEL, LA STRUCTURE NARRATIVE

1 - 0h00’00

Générique : Noir. Macondo. Plan d’ensemble en plongée sur des enfants de différentes nationalités jouant sur une balançoire ou avec des caddies. Plan moyen frontal sur une façade banale d’immeuble, un grillage de protection devant, quelques détritus au sol et une enfant qui joue.

2 - 0h01’16

Trois garçons jouent et se parlent en allemand, avec sourires et brutalité. Ils font une blague aux habitants qui passent avec un billet de 5 euros accroché à un fil. Ramasan joue avec eux tout en surveillant ses deux sœurs. Le père d’un d’entre eux interrompt le jeu en grondant son fils.

3 - 0h02’08

Ramasan ramène ses sœurs à la maison. Il enlève du feu le dîner qui est en train de brûler et trouve sa mère, seule, dans la chambre. Celle-ci semble s’être perdue dans de tristes pensées. Il la reconforte, elle l’enlace et le remercie.

4 - 0h04’05

La nuit, toute la famille dort dans la même chambre. Ramasan, depuis son petit lit, regarde sa mère dormir dans un grand lit avec ses sœurs.

5 - 0h04’35

Plans moyens sur l’immeuble. On voit de nombreuses paraboles, des femmes voilées étendant leur linge dehors et des enfants qui jouent sur un toboggan. Ramasan sort de l’immeuble et va chercher sa mère qui travaille dans un atelier de textile juste derrière le camp. Ils empruntent un petit chemin, traversent une voie ferrée pour prendre un bus.

Ramasan et sa mère sont assis dans le bureau d’une avocate pour préparer leur audience de demande d’asile en Autriche. L’avocate pose des questions à la mère. Quand celles-ci ne se comprennent pas, Ramasan traduit. Ramasan et sa mère rentrent en métro. Lorsqu’ il met ses pieds sur le fauteuil, une dame autrichienne lui lance un regard hostile. La mère le reprend et fait une discrète grimace à la dame. Ils rient avec complicité.

6 - 0h09’26

Au collège, les élèves dessinent. Alors que les autres choisissent des rues avec des commerces et de jolies maisons, Ramasan, lui représente une scène de guerre : une maison en flammes, un char russe, des hommes armés et des boulets. Il revient de l’école avec son ami Massoud, le long d’une route dans un quartier industriel. En arrivant, il voit Issa qui emménage et va jouer au foot au milieu de la cité. Le ballon roule vers l’appartement d’Issa. Ramasan va le chercher et échange quelques mots avec lui en tchétchène.

7 - 0h12’11

Ramasan fait les courses avec ses sœurs. Très sérieux, il les empêche d’acheter des friandises ou de voler des jouets. Ensuite, il les surveille pendant qu’elles jouent. Issa se présente à la mère de Ramasan et remet à l’enfant une photo et une montre que son père avait toujours sur lui et voulait lui transmettre.

8 - 0h17’20

La nuit, Ramasan entend des chiens aboyer. Il a peur. Pour se rassurer, il va dans le salon regarder les photos de sa famille et le portrait de son père qui trône sur un mur.

9 - 0h18’54

Ramasan accompagne sa mère en ville. Ils marchent le long d’un chantier,

sur une route sans trottoir, où passent des camions. Depuis un centre téléphonique, la mère appelle ses parents en Tchétchénie pour vérifier l’identité et les dires d’Issa. Ils lui conseillent la prudence.

10 - 0h20’18

Ramasan se rend chez Issa. Il le trouve en lisière du bois qui jouxte le camp et sert de déchetterie. Il l’admire en train de réparer une vieille chaise cassée et lui pose des questions sur son passé. Il le suit chez lui et y scrute tous les détails.

11 - 0h24’13

Ramasan va chez un bijoutier pour réparer la montre de son père. Seule la pile ne fonctionne plus mais il n’a pas assez d’argent pour la remplacer. Le chef de la communauté tchétchène, assis dans une grosse voiture l’interpelle. Il le questionne sur l’école et la famille. Il lui demande de bien se comporter et de venir à la mosquée maintenant qu’il est grand. Ramasan acquiesce.

12 - 0h27’08

Ramasan joue avec ses amis de la cité à faire des saltos sur de vieux matelas et sommiers usés.

13 - 0h28’05

Ramasan se rend chez Issa pour lui demander de réparer le sèche-cheveux que sa sœur a cassé. Celui-ci accepte. Ils assistent de loin à un conflit entre jeunes Tchéttchènes à propos d’argent. Issa demande au garçon de l’aider à transporter un canapé qu’il a trouvé dans le bois. L’enfant s’arrête à la lisière et lui avoue avoir peur des loups. Issa le rassure et Ramasan le suit. Assis sur le canapé, l’enfant se confie à cet homme qui l’écoute et lui répond.

14 - 0h32’49

La nuit, Ramasan a du mal à s’endormir. Il va dans le salon prendre le sabre de son père et esquisser doucement quelques gestes de combat.

15 - 0h33’41

Un de ses amis adolescent montre à Ramasan un sac rempli de téléphones portables, sans doute volés et qu’il va revendre. Les garçons excluent Massoud l’Africain avec des gestes et des propos racistes. Ramasan se désintéresse vite du trafic pour s’amuser à donner des coups de poings et de pieds dans une porte. Un gardien autrichien vient leur ordonner d’arrêter ce bruit. Ils partent admirer, accrochés au grillage, le Bulldozer park situé à côté du camp. L’entrée est trop chère pour eux. Envieux, ils se moquent des personnes qui y sont. Pour son ami, l’envie se transforme en colère, celui-ci raye la grosse voiture toute neuve d’un des clients. Ils courent ensuite se réfugier au camp.

16 - 0h38’45

Ramasan veut voler une pile pour la montre de son père. Mais au dernier moment, en apercevant ses sœurs, conscient de ses responsabilités, il se ravise. Ils rentrent des courses en s’amusant avec le caddy et en faisant un signe joyeux à leur mère qui travaille. Issa vient les aider. Ensuite, il confectionne un arc à Ramasan. Le garçon admire son habileté et son couteau. Issa lui montre comment s’en servir et le lui offre.

17 - 0h42’57

Scènes d’un soir d’été dans les escaliers extérieurs du camp : les femmes étendent leur linge, les jeunes jouent ou écoutent de la musique. Ramasan regarde en souriant une jeune maman africaine changer la couche de sa petite fille et feuilleter un magazine de mode.

18 - 0h43’50

Issa, serviable et courtois, ramène à la mère le sèche-cheveux réparé. La nuit, Ramasan remarque qu’elle ne dort pas.

19 - 0h45’33

Sur les conseils de l’avocate, la mère reprend les cours d’allemand et participe à des échanges avec une professeure et des femmes du camp. Par hasard, Ramasan surprend son témoignage sur son mariage. Elle raconte, avec sobriété, son enlèvement par son mari, tradition en Tchéttchénie, la naissance des trois enfants malgré une vie de femme sans amour. Ramasan va seul au bord du fleuve. Le soir, à la maison, il observe sa mère et ne peut lui parler.

20 - 0h49’16

Le lendemain, comme Issa n’est pas là, il retourne, seul, sur le canapé au milieu du bois. Il affronte sa peur du loup même quand il en entend le hurlement imaginaire.

21 - 0h51’45

Ramasan joue au foot avec ses amis. Il aperçoit Issa qui travaille. Celui-ci renverse la brouette des détritus qu’il est chargé de vider et se fait insulter par son patron. Les enfants se moquent de son impassibilité mais Ramasan le défend.

22 - 0h53’22

Scène de prière à la mosquée. Ramasan, seul enfant, prie au milieu des autres hommes. Le chef de la communauté règle un conflit entre deux tchétchènes et enjoint à nouveau le héros de bien se comporter.

23 - 0h55’30

Scènes d’un après-midi d’été à Macondo : population multiethnique et joyeuse. Les plus petits jouent dans une petite piscine, Ramasan joue au baby-foot et observe sa mère, insouciante et riante, qui saute à la corde.

24 - 0h56’14

Ramasan retrouve Issa dans leur petit coin dans les bois où il prie seul. Il lui propose de manger ensemble et de faire un petit feu. Ramasan l’interroge sur la mort de son père. Issa lui répond qu’il n’est pas obligé de venger son père et qu’ils ont parfois fait des actions stupides. Furieux de cette critique envers son père, l’enfant part. La nuit, il observe longuement le portrait de son père.

25 - 1h00’00

Ramasan et ses deux amis pénètrent dans le Bulldozer park pendant sa fermeture. Ils tentent en vain de démarrer les machines. L’enfant en a oublié d’aller chercher ses sœurs. Quand il rentre chez lui, il y trouve Issa qui a ramené les filles. Sa mère le gronde. Issa lui fait aussi une remontrance mais Ramasan le rejette.

26 - 1h03’10

Ramasan retrouve ses amis au bord du fleuve et se vante d’avoir les outils pour forcer une porte du Bulldozer park. Comme il a menti, le lendemain, il va à la quincaillerie avec ses sœurs et vole les outils. Le surveillant le surprend. Sa mère et lui sont convoqués par un éducateur. Celui-ci précise à l’enfant que violer la loi compromettra leur demande d’asile. Il demande également à la mère de décharger son fils de la garde de ses sœurs car c’est encore un enfant. Mais Ramasan retourne en repérage avec ses amis au Bulldozer park.

27 - 1h10’05

La petite communauté tchétchène se retrouve pour manger et danser. Ramasan comprend qu’une relation commence à se tisser entre sa mère et Issa. Le lendemain, Ramasan, rejetant cette relation, déchire le canapé à coups de couteau. Quand Issa arrive, il tente même de le blesser. Issa le maîtrise et le calme. Il lui rend son couteau en l’invitant à faire ce qu’il voulait. Ramasan ne reprend pas le couteau et s’en va.

28 - 1h14’42

Ramasan se présente, à la mosquée, au rendez-vous avec le chef de la communauté. Ce dernier, informé de tout, le sermonne. Il le déçoit de son statut d’homme de la famille car il a enfreint les lois et lui répond. Il lui indique qu’il a besoin d’un père et qu’il faut un homme à la maison. Issa vient le chercher à la sortie du collège pour lui parler. Mais Ramasan le rejette, à nouveau, en l’accusant de n’avoir pas sauvé son père.

29 - 1h18’08

La nuit, au Bulldozer park, Ramasan et ses amis essaient d’ouvrir la porte du local des clefs. Le propriétaire arrive et aperçoit Ramasan en fuite dans ses phares. Le lendemain, il vient à Macondo, accompagné de deux policiers pour dénoncer l’enfant. Issa protège Ramasan en indiquant qu’il était avec lui toute la soirée. Mais Ramasan ne supporte pas qu’il joue le rôle de son père et l’accuse de forcer les enfants à voler. Issa est emmené par les policiers.

30 - 1h24’00

Pendant la garde à vue de celui-ci, Ramasan réfléchit seul. Il attend son retour. Il décide d’enterrer la montre de son père au pied d’un arbre à côté du canapé dans les bois. L’éducateur revient chez eux pour faire un bilan positif du comportement de Ramasan et de leurs conditions de vie organisées par la mère.

31 - 1h29’42

Issa revient mais ne souhaite pas parler à l’enfant. A l’école, Ramasan ne travaille plus. Triste, il est plongé dans ses pensées. Massoud tente de lui apporter son soutien. Mais quand Ramasan décide de jouer au foot dans l’équipe des enfants africains, un de ses amis d’Europe de l’est le frappe et le rejette. Il quitte le match. En revenant, il aperçoit Issa assis devant chez lui en train de réparer son transistor. Il s’assoit à côté de lui et en silence lui tend une vis pour l’aider. Issa, après une courte hésitation l’accepte. Tout en regards et gestes simples, les deux personnages retrouvent une complicité apaisée.

1h34’00 : Générique.

Durée totale du film : 1h38’25

PISTES DE TRAVAIL

Mise en évidence du scénario.

● **Qu’est-ce qu’une séquence dans le découpage d’un film ?**
Les élèves retrouvent la structure narrative en regroupant les séquences en 5 étapes : la situation initiale, l’événement perturbateur, les péripéties, le dénouement et la situation finale.

UNE MIGRATION VUE DE L'INTÉRIEUR

« Mon idée était d'illustrer le mot-clé « intégration » du point de vue des réfugiés. Quand on parle d'intégration, dans les médias notamment, c'est d'un point de vue extérieur : les migrants sont le sujet du débat, mais n'en sont jamais la parole. Mon but, aussi parce que j'ai vécu enfant ce processus de migration et d'intégration, était de présenter cette situation de l'intérieur. »

LES PROCÉDURES ADMINISTRATIVES

Comme on l'apprend dans les scènes avec l'avocate, la première visite d'Issa et celle avec l'éducateur, Ramasan et sa famille sont en Autriche depuis 2006. Selon la réglementation européenne Dublin II en vigueur en Autriche, ils ont déjà obtenu la protection subsidiaire et la carte blanche temporaire de résidents. Ce statut leur permet d'être logés dans un centre d'hébergement désigné par le gouvernement (Camp de Macondo), de travailler, d'avoir une couverture médicale et de percevoir une petite allocation. Maintenant, ils entament une demande d'asile pour obtenir le statut permanent de

réfugiés. Avec cette carte verte, ils pourront habiter où ils le souhaitent et demander la nationalité autrichienne. (cf document officiel Dublin II en Autriche). Il est fortement conseillé de préparer l'audience avec un avocat, bien sûr d'apprendre l'allemand, de travailler et de n'enfreindre aucune loi.

Pour montrer toute cette partie-là du processus de migration et d'intégration, la réalisatrice s'est donc bien informée et a choisi comme acteurs des professionnels administratifs autrichiens.

SÉQUENCE 5 (0H04'35-0H09'25)

Analyse de la scène de l'entretien de Ramasan et sa mère avec l'avocate autrichienne.
(00:06:09:00 - 00:08:52:00)

La scène de l'entretien avec l'avocate montre les difficultés de Ramasan, au cœur de ce processus d'intégration.

PISTES DE TRAVAIL

Regardez la scène et répondez aux questions.

- Qui sont les personnages ?
- Où sont-ils ?
- Que font-ils ?
- Est-ce une situation réaliste ?

La situation et le décor sont réalistes : Les trois personnages sont déjà assis dans le bureau de l'avocate. La jeune femme les questionne et les conseille sur les démarches à suivre.

Comment l'avocate apparaît-elle ?

Pendant cet entretien, elle est pragmatique, souriante et fait son métier de conseillère. La jeune avocate veut obtenir des réponses concrètes et précises pour compléter le dossier de la famille mais elle manque de psychologie face à Ramasan et semble ne pas être informée sur la situation en Tchétchénie.

Elle évoque la mort de son père et la met en doute, « Pouvez-vous prouver que votre mari est mort à la guerre ? », « Il faut des preuves de la mort... ». Elle demande une action aux grands-parents restés en Tchétchénie qui pourrait les mettre en danger, « Vos parents ne peuvent pas se procurer de certificat de décès ? ». Et enfin, elle évoque l'intimité de sa mère et insiste pour qu'il lui pose une

question sur sa vie affective, « Vous avez à nouveau un ami, un mari ? », « Demande à ta mère si elle a un ami. », « Allez, demande-lui. ».

Comment la mère apparaît-elle ?

La mère apparaît digne et lasse face aux questions embarrassantes ou aux conseils. « L'obtention de la carte de séjour dépend de votre intégration en Autriche. », « Vous parlez déjà allemand. Vous devez absolument progresser. Essayez de plus vous exprimer, de reprendre des cours. » Et elle acquiesce résignée.

Pourquoi Ramasan est-il là ? Comment apparaît-il ?

Ramasan est uniquement présent pour traduire les paroles de l'avocate et de sa mère. C'est une situation, qui normalement, ne concerne que les adultes. Mais sa mère n'a pas eu le temps de suffisamment bien apprendre l'allemand.

Il ne peut pas être simple traducteur. On voit bien sa difficulté à évoquer ces sujets très personnels, à passer d'une langue à l'autre, d'une culture à l'autre. Pour chaque traduction, il a besoin d'un court instant, les yeux dans le vague avant de répondre : il reçoit les paroles, contient ses propres sentiments, cherche les mots et la manière de les transmettre d'une culture à une autre. Il ne traduit pas mot à mot. « Je ne veux pas leur demander » devient « Elle a peur de les mettre en danger. » Parfois, il ne peut pas finir ses phrases.

Les questions lui paraissent brutales et impudiques. Avec retenue et respect, il laisse transparaître sa difficulté à expliquer la situation en Tchétchénie (plan n°7), sa révolte de petit garçon face à la remise en cause de l'héroïsme de son père (plan n°8) et le veuvage de sa mère (plan n°16, 18, 20). Observez les gestes des mains qui montrent l'embarras et la colère de Ramasan, ses regards fuyants et directs, ses sourires gênés et victorieux quand il parvient à tromper l'avocate et sa mère à la fin.

Quels sont les choix de mise en scène de Sudabeh Mortezaei ? Les élèves peuvent repérer le champ/contre champ, les 6 plans différents et percevoir leurs effets.

La majorité de cette scène de dialogue est surtout composée d'une **alternance de plans rapprochés champ/contre champ** : Ramasan et sa mère / l'avocate. Ce champ /contre champ met en scène la rencontre de deux situations sociales (migrants/citoyens du pays d'accueil) et de deux cultures qui se parlent sans vraiment se comprendre.

La réalisatrice utilise **3 plans rapprochés** :

• **A - Plan rapproché latéral** : Ramasan au 1^{er} plan et sa mère au 2nd. Caméra à hauteur de Ramasan. (plans n°1, 5, 7, 10, 12)

• **B - Plan rapproché** : épaule, tête de Ramasan au 1^{er} plan de dos et l'avocate au 2nd plan de face. Caméra toujours à hauteur de Ramasan. (plans n°2, 4, 6, 9, 11)

• **C - Plan rapproché** : tête, dos de l'avocate au 1^{er} plan, Ramasan et sa mère au 2nd plan de face. Caméra toujours à hauteur de Ramasan. (plan n°8)

Puis, à la fin de la scène, elle utilise **3 gros plans des visages** :

• **D - Gros plan latéral** : visage de la mère. Contre plongée : la caméra est toujours à hauteur de Ramasan. (plans n°3, 14, 19)

• **E - Gros plan** : le visage de l'avocate. Contre plongée : la caméra est toujours à hauteur de Ramasan. (plans n°15, 17)

• **F - Gros plan** : visage de Ramasan. Légère plongée : la caméra est à la hauteur de l'avocate. (plans n°16, 18, 20)

Ces deux échelles de plans permettent d'être proches des personnages, de bien voir leurs expressions et de comprendre ce qu'ils peuvent ressentir. **L'angle de prise de vue** est quasiment toujours à la hauteur de Ramasan, sauf le gros plan sur son visage, en légère plongée. La situation semble être vue et ressentie par lui. On appelle cela, le point de vue interne au personnage. Et grâce à ces choix de plans, on voit aussi qu'il est petit, qu'il est un enfant dans une situation faite pour les adultes.





LA PARENTIFICATION

« J'étais également intéressée par ce que les psychologues appellent la « parentification ». Il s'agit de ce poids que portent souvent les enfants de famille immigrées : ils sont contraints de grandir trop vite et d'assumer des responsabilités qui ne sont pas de leur âge. Ils apprennent la langue du pays d'accueil plus vite que leurs parents, du coup ce sont eux qui font office de traducteurs voire de médiateurs entre leur famille et la société nouvelle qui les entoure. »

Ramasan, le héros, se croit déjà un homme mais il n'est encore qu'un enfant. Sa famille, la communauté tchéchène et l'administration autrichienne lui confient pourtant au début du film un rôle d'homme.

Ramasan a 11 ans. En Occident, il est considéré comme un enfant (4). Il va au collège, il est en 6ème. Il aime jouer au foot, faire des saltos avec ses amis (2). Il rêve de pouvoir entrer et s'amuser dans le « Bulldozer park » comme les autres enfants autrichiens (5). En compagnie de ses deux copains du camp, il fleurte avec la transgression en assistant à leurs trafics de téléphones portables, en

volant et en tentant de voler les clefs des machines. Il est encore fragile, empli des visions choquantes de sa petite enfance : chars russes, maisons en feu, hurlements des loups dans la forêt lors de leur fuite de Tchétchénie (7, 8).

Psychologiquement et culturellement, il a à cœur d'être l'homme de la famille auprès de sa mère et de suivre le modèle de virilité de son père idolâtré. Il respecte les injonctions répétées de tous : « Occupe-toi de ta famille. », « Comporte-toi bien », « Ton père était un type bien. Tu salirais sa réputation. On te le reprocherait ». (3)

Ramasan a de grandes responsabilités. « Qu'est-ce que je ferais sans toi ? » dit la mère. Comme elle travaille beaucoup, son fils aîné garde ses petites sœurs, fait les courses (1) et sert de traducteur à sa mère. Il la console dans ses moments de désarroi (6). La mère lui confère une position qui lui semble juste comme elle l'explique à l'éducateur autrichien : « J'ai déjà un fils adulte ... Moi aussi, je surveillais mes frères et sœurs ... » (1, 4)

Le chef de la communauté tchéchène locale veille au respect des traditions patriarcales et religieuses. Il règle les conflits au sein de la petite diaspora et dit au début : « C'est un vrai homme. », « Tu as 11, 12 ans, tu es grand maintenant. », « Viens à la mosquée ». (3)

L'administration autrichienne lui impose aussi une responsabilité qui n'est pas de son âge : traduire les questions et les réponses posées à sa mère sur la mort du père et son intimité de femme. Et il doit bien se comporter pour ne pas empêcher l'octroi du statut de réfugiés pour toute la famille. (4)

PISTES DE TRAVAIL

- Expliquez le titre du film ? A partir de ces photographies ou d'autres souvenirs personnels du film, les élèves distinguent les situations dans lesquelles Ramasan est un enfant et dans lesquelles il est parentifié.
- Comment chaque plan met-il en évidence son statut ? Cette question peut aussi donner lieu à un échange interculturel sur la vision personnelle des élèves sur cet âge.



LE FILM

MACONDO*, UN MONDE À PART



« Le point de départ a été le lieu, ce camp de réfugiés qui se nomme Macondo et qui se trouve en banlieue de Vienne. J'ai développé l'histoire à partir de ce microcosme particulier. Environ 2000 personnes venues d'une vingtaine de pays vivent ici dans des logements sociaux bas de gamme ; il y a des générations de réfugiés qui reflètent les différents conflits de ces 60 dernières années. Récemment, la majorité de la population est venue de Tchétchénie, de Somalie et d'Afghanistan. » extrait d'un entretien réalisé par N. Bardot pour FilmdeCulte.

En attente de l'obtention du statut de demandeur d'asile et de la carte verte, les réfugiés sont obligés d'habiter là où le gouvernement le décide. Cette attente peut durer des années.

La situation géographique de ce lieu est particulière : c'est un lieu à l'écart de la ville (sans information complémentaire, les spectateurs ne pourraient situer précisément ce lieu). Il se situe dans un quartier portuaire, industriel et en chantier. Il jouxte un bois touffu qui sert de déchetterie, les bords du Danube et une cité d'immeubles avec un petit centre commercial. Pour se rendre en ville, les habitants doivent prendre un petit chemin ou des routes empruntées par de gros camions, puis un bus.

Le regroupement des migrants dans un même lieu et leur éloignement de la ville ne facilitent pas leur intégration dans la société autrichienne. On voit très peu les habitants avoir des liens avec des personnes de l'extérieur du camp. La mère et Issa sont filmés sur leur lieu de travail juste à côté du camp. Ramasan est le plus souvent dans le camp ou ses alentours. Il ne fréquente que les enfants et adolescents du camp. Même au collège, il est à côté de Massoud. Leurs seuls contacts extérieurs sont les commerçants, les surveillants et les autrichiens s'occupant des démarches administratives.

Contrairement à l'image que l'on peut se faire en France d'un camp de réfugiés, Macondo n'est pas insalubre. C'est un ensemble de logements sociaux

bas de gamme, très fonctionnel et géométrique avec une aire de jeux pour les enfants au milieu et un terrain de foot en terre non loin. Mais les barrières le long des façades, les tags, l'état des clôtures, les débris épars et le bois qui sert de déchetterie montrent que c'est un lieu peu entretenu.

C'est un lieu multiethnique : plans sur des habitants aux couleurs de peaux différentes, scènes des femmes en cours d'allemand ou qui étendent leur linge ou s'occupent de leurs enfants, dispute entre jeunes Tchétchènes. L'ambiance semble paisible et joyeuse en été mais on ne voit jamais les adultes de différentes communautés échanger. Seuls les enfants se mélangent mais ils se parlent avec brutalité et utilisent des expressions racistes : « *Espèce de Rom* », « *C'est pas pour les blacks* ». Au foot, ils forment des équipes qui séparent les Africains des migrants de l'Europe de l'est et d'Asie centrale.

C'est un lieu très occidental mais où se recréent les habitudes culturelles de chacun : linge étendu dehors, personnes souvent dehors comme la femme africaine et sa petite fille, Issa qui bricole, ...

Comme nous l'indique le générique de fin, beaucoup d'habitants de Macondo ont participé au tournage du film. C'est un aspect important du projet de Subadeh Mortezaï : « *Leur participation au projet était essentielle à mes yeux. Je voulais que nous puissions travailler tous ensemble, qu'ils se sentent concernés, qu'ils soient impliqués. Il ne s'agissait pas simplement de faire de la figuration à l'écran. Certains d'entre eux ont aidé à l'aménagement des décors, d'autres aux repas. Nous avons ainsi demandé à des femmes tchétchènes et somaliennes de cuisiner pour tout le monde sur le plateau. Nous avons essayé de maintenir en permanence un rapport qui soit autant respectueux qu'égalitaire.* »



PISTES DE TRAVAIL

A partir de leurs souvenirs et de quelques photogrammes que vous trouverez sur le site Memento, les élèves peuvent faire un travail de description, distinguer les avantages et les inconvénients de ce lieu.

* **Macondo est le nom donné au camp par les migrants chiliens dans les années 70. Macondo est le village où se déroule le roman « Cent ans de solitude » du colombien Gabriel Garcia Marquez. Il s'agit de la saga d'une famille extraordinaire et tragique ; mais à travers ce village, on reconnaît tout un continent livré à lui-même, dans la démesure et le dénuement d'une terre pillée.**

« *Macondo était alors un village d'une vingtaine de maisons en glaise et en roseaux, construites au bord d'une rivière dont les eaux diaphanes roulaient sur un lit de pierres polies, blanches, énormes comme des œufs préhistoriques. Le monde était si récent que beaucoup de choses n'avaient pas encore de nom et pour les mentionner, il fallait les montrer du doigt.* » extrait de « *Cent ans de solitude* » G. Garcia Marquez, 1967.

ISSA, UN AUTRE IDÉAL DE MASCULINITÉ



1

« L'image idéale de la masculinité est en effet une thématique centrale du film. Ramasan idéalise son père : cet homme qu'il a très peu connu, ce héros de guerre qu'il connaît surtout à travers le récit qu'en font ses proches. Puis il rencontre Issa, l'ami de son père, un vétérinaire, un homme blessé, qui ne correspond pas vraiment à cette image idéalisée de l'ancien combattant. Ramasan va pouvoir dès lors surmonter la dominance symbolique de son père. C'est un point clé pour moi. »

RAMASAN, « LE PETIT HOMME »

Au début du film, on découvre Ramasan dans un rôle qu'il s'est psychologiquement et culturellement construit. Pétri de la culture tchéchène patriarcale et (selon nos concepts psychologiques occidentaux) du complexe d'Œdipe que personne ne lui a permis de dépasser, parentifié et conscient de sa responsabilité dans les procédures d'intégration, il est l'homme de la maison.

Il idolâtre un père, qu'il a très peu connu, dressé en héros guerrier et honoré de tous. Il croit suivre son modèle en étant sérieux, raisonnable, accompagnant et aidant sa mère au quotidien, rêvant secrètement de venger sa mort.

Mais l'arrivée d'Issa et le témoignage de sa mère sur son rapport avec le père vont bousculer toute sa construction.

ISSA, UN AUTRE HOMME

Mystérieux et solitaire, personne ne semble le connaître. Pourtant, selon lui, il était un ami très proche du père de Ramasan. Pour preuves, il rapporte à la famille des photos et une montre que le père portait toujours sur lui et tenait à transmettre à son fils.

Issa est un tchéchène mais un héros mutilé, discret, humble et critique sur les actions qu'il a pu mener contre

Ramasan va surprendre la pudique narration de sa mère sur son mariage : elle a été enlevée contre son gré, avec l'accord de sa famille par le père de Ramasan et les trois enfants ne sont pas le fruit de l'amour. A la question, « Tu as fini par l'aimer ? », la mère va murmurer « Difficile. » Ramasan découvre cette tradition tchéchène à laquelle il n'adhère pas spontanément. Dans son regard et son attitude, on devine qu'il comprend que son père n'était donc pas si aimé et aimable qu'il le croyait.

Cette courte scène évoque les rapports homme/femme, un sujet que Sudabeh Mortezaï avait choisi pour ses précédents documentaires : les mariages et les relations hommes/femmes en Iran.

les Russes. En quelques scènes, on comprend qu'il vit un peu à l'écart de la communauté. Il prie seul et n'est avec les autres qu'au moment de la fête. Alors que l'on voit le chef de la communauté dans une grosse voiture et les autres jeunes tchéchènes en conflit pour de l'argent, Issa lui, vit humblement de mobilier récupéré et de son travail d'ouvrier sur un chantier. Il reçoit,

impassible, les humiliations publiques de son patron. Malgré sa mutilation, il est habile et bricoleur. Comme un père, il prend le temps de transmettre son savoir à Ramasan. Il va lui offrir son couteau, symbole de virilité.

Tout d'abord méfiant, l'enfant va lui accorder sa confiance et rechercher sa présence. Issa est attentif aux confidences de Ramasan. Il le conseille en respectant les paroles de la mère et de la communauté. Pour cette rencontre, la réalisatrice a créé un lieu particulier : un petit espace, avec un vieux canapé rouge, au cœur du bois qui faisait tant peur à l'enfant.

Mais, à partir de la séquence 24, leur relation va basculer. Ramasan va rejeter cet homme qui ose critiquer son père, déconstruire son modèle et s'immiscer entre lui et sa mère. Lors de cette scène, Issa lui conseille d'abandonner le modèle guerrier de la vengeance car lui et son père « n'ont pas toujours bien agi » et son père a parfois « fait des choses stupides ». Selon lui, Ramasan doit s'occuper de sa famille et s'épanouir ici en Autriche.



4



6

Furieux, Ramasan veut détruire le canapé, symbole de leur complicité. Il se bat avec cet homme, tente de le blesser avec le couteau qu'il lui a offert et enfin l'accuse auprès des policiers quand celui joue le rôle de son père. Issa ira même quelques jours en prison ou en garde à vue.



2



3



5

Issa va également avec respect et courtoisie tisser une relation affectueuse partagée avec Aminat. Ramasan observe les discrets changements de sa mère : elle reste en éveil la nuit, joyeuse, saute à la corde et danse, tout en sourires et grâce avec Issa lors de la fête.



7

Ces quelques jours vont permettre à Ramasan de réfléchir seul ou lors d'un échange avec le chef de la communauté. Il va enfin accepter Issa, un homme réel et bienfaisant. Il enterre, dans un coin, la montre de ce père absent et décevant.

PISTES DE TRAVAIL

Proposez aux élèves de faire une analyse psychologique du héros.

- Qu'est-ce qui l'attire dans le personnage d'Issa ?
- Qu'est-ce qui l'amène au contraire à le rejeter ?
- Puis qu'est-ce qui l'amène à accepter cet homme à ses côtés et dans sa famille ?

SÉQUENCE N°31 (1H29'42-1H34'00)

Analyse de la scène finale. (1H32'37-1H34'00)

Une scène lumineuse très épurée, faite de regards intenses et de gestes simples mais qui évoque avec force la promesse d'une belle relation pour les deux personnages. Ramasan a trouvé un nouveau repère masculin sensible, fort et modéré capable d'affection et de pardon. Issa, le solitaire semble touché par cet enfant et cette famille.

ANALYSE DES PLANS

Plan 1 - plan rapproché frontal : Ramasan de face arrive au milieu du camp. Il marche en regardant par terre songeur et triste de la gifle et du rejet de son copain. Il ralentit, s'arrête presque.

Plan 2 - plan moyen frontal de dos pour voir ce qu'il a vu. Issa bricole assis devant chez lui. Ramasan avance lentement vers lui. Le caméraman, caméra à l'épaule, le suit.

Plan 3 - plan moyen frontal dos d'Issa, face à Ramasan. Ramasan avance et pose son sac. Légers mouvements latéraux de la caméra pour suivre son geste. Issa le regarde. L'enfant continue alors de s'approcher et s'assoit à côté de lui comme s'il avait reçu sa permission silencieuse.

Plan 4 - plan rapproché latéral Ramasan et Issa. Ramasan regarde Issa et le transistor. Issa continue à bricoler sans regarder l'enfant. Il prend une vis lui-même. Ils s'échangent enfin un deuxième regard très court. Ramasan tend une vis à Issa. Celui-ci la regarde sans la prendre. Ramasan insiste. Issa l'accepte sans un regard.

Plan 5 - gros plan sur le visage de Ramasan qui regarde Issa. Il lui tend une deuxième vis qu'Issa accepte.

Plan 6 - gros plan sur le visage d'Issa qui regarde son transistor puis fixe Ramasan d'un plus long regard.

Plan 7 - plan moyen frontal où Issa et Ramasan sont enfin réunis au centre du plan. Issa accepte une autre vis et regarde à nouveau l'enfant. Ramasan prépare une autre vis.

Cut - Fond noir

ETUDE DE LA BANDE-SON

Particularité pour une bande-son de scène finale, il n'y a aucune parole, aucune musique.

Tout le film est composé d'une bande-son diégétique (paroles, bruits qui appartiennent à l'histoire) et subjective (ce qu'entend Ramasan). Les paroles et les bruits sont in ou hors-champ (sauf le hurlement du loup que Ramasan entend une fois dans la séquence 20). L'arrivée de Ramasan et le dialogue silencieux des personnages ne sont entourés, accompagnés que des bruits in des pas de Ramasan, du sac qui tombe, des vis et des voix hors champ des enfants qui jouent. Ces bruits résonnent dans le camp qui semble vide à cette heure de l'après-midi. Un moment de profonde intimité au milieu des bruissements de Macondo.

Le morceau de musique traditionnelle tchétchène qui accompagne le générique est joyeux. Il rend hommage à cette culture et prolonge le sentiment d'espoir du spectateur.

LUMIÈRE ET COULEURS

La lumière est naturelle. C'est une belle lumière blanche d'un après midi ensoleillé.

Le dernier plan est composé avec harmonie : Les deux personnages sont habillés de la même manière (tee-shirt, jeans, basket) ce qui renforce l'idée d'une filiation symbolique possible. Leurs vêtements et le décor se déclinent tout en camaïeux de gris, bleu et vert.

PISTES DE TRAVAIL

- Comment les sentiments des personnages évoluent-ils durant cette scène ?
- Quels indices vous permettent de le comprendre ?
- Que pensez-vous de la bande-son finale ?
- Pourquoi la réalisatrice l'a-t-elle construite ainsi ? Analysez la composition du dernier plan et ce qu'elle suggère.

